

Le temps, les heures et autres muses

Marcelin Pleyne, *Le Jour et l'Heure*, Paris, Pion, collection « Carnets », 1989.

Marc Le Bot, *Une blessure au pied d'OEdipe*, Paris, Pion, collection « Carnets », 1989.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 32, Number 2 (188), April 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (1990). Review of [Le temps, les heures et autres muses / Marcelin Pleyne, *Le Jour et l'Heure*, Paris, Pion, collection « Carnets », 1989. / Marc Le Bot, *Une blessure au pied d'OEdipe*, Paris, Pion, collection « Carnets », 1989.] *Liberté*, 32(2), 105–109.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

LIRE EN FRANÇAIS

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

LE TEMPS, LES HEURES ET AUTRES MUSES

Marcelin Pleynet, Le Jour et l'Heure, Paris, Plon, collection «Carnets», 1989.

Marc Le Bot, Une blessure au pied d'Œdipe, Paris, Plon, collection «Carnets», 1989.

Qu'est-ce que le Temps? Uccello peint un cadran solaire pour le *Duomo* de Florence. L'œuvre est en trompe-l'œil dans le relief de la pierre et indique une fois pour toutes la troisième heure. Les figures des quatre prophètes l'encadrent. Le Temps, dont Héraclite disait qu'il est «une apparence se présentant sous l'aspect du jour et de la nuit», inaugure et à la fois ne cesse de traverser ces carnets que le poète Marcelin Pleynet donne à lire.

Carnets, journal, on ne sait plus trop, et Pleynet lui-même nomme l'un et l'autre indifféremment. Celui qui nous avait déjà habitués au soliloque érudit de *Spirito peregrino** affirme être avant tout «une sensibilité aux prises avec l'intelligence». La formule se vérifie à chaque page.

Doit-il quitter la rue Jacob pour gagner le Louvre?

Paris est aujourd'hui d'un gris de cendre que traverse un vent froid. [...] Et le froid même participe aujourd'hui de ce

* *Spirito peregrino, Chroniques du journal ordinaire, Paris, Hachette P.O.L., 1981.*

rare, trop rare mais riche éclairage où Paris se révèle habitée d'un tempo lumineux et qui n'est qu'à lui. [...] La Seine grosse des dernières pluies, a quitté son lit et recouvre les berges d'un large flot brun. [...] P. me retrouve devant la sourde somptuosité des Delacroix [...]. Nous sortons du musée avec cette sorte d'acuité visuelle que donne la fréquentation continue (quelques heures suffisent) des chefs-d'œuvre. [...] Dans la rue chacun se presse comme s'il allait quelque part.

Le Bot, son voisin dans la collection, bute à chaque pas sur le mystère de la création poétique dont il cherche l'explication privilégiée dans la mythologie grecque. Pleyne, s'il est tout autant fasciné par l'acte créateur, ne s'y arrête pas trop. Il a mieux à faire avec toutes ces lectures le sollicitant.

Dante, au premier chef. Il lui emprunte ses titres: *Stanze*, *Rime*, *Spirito peregrino*. Il soupèse les mérites respectifs de ses traducteurs et commente le jeune Littré qui propose un moment une traduction de *La Comédie* en français du treizième siècle par souci d'équivalence avec l'italien de Dante. Restituer le sens suffit-il en matière de traduction poétique?

C'était déjà l'heure qui reporte en arrière les désirs de ceux qui naviguent et leur attendrit le cœur, le jour où ils ont dit adieu à leurs doux amis

(Purgatoire, début du chant VIII, traduction Lamennais)

en dépit de ses rudes pronoms relatifs vaut mieux que:

*L'heure venait qui plie à lent désir
les navigants, et leur cœur s'attendrit
du jour qu'ils ont douce amitié laissée*
(traduction Pezard)

aux archaïsmes trompeurs.

*Soft hour: Which wakes the wish and melts the heart
By those who sail the seas, on the first day
When they from sweet friends are torn apart [...]*

Mais alors nous avons quitté Dante pour Byron, et le Purgatoire pour Don Giovanni...

Julien Gracq, Baudelaire, l'admirable Baudelaire, Joyce, Beckett, Chateaubriand, Montaigne, Lautréamont, Jouve, Sainte-Beuve et Bossuet que Valéry ne sait pas lire. *Le Sermon sur la Mort* est avant tout un admirable commentaire de l'Évangile selon saint Jean: «Ô Mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux.» La joie de Marcelin Pleynet qui se promène de l'un à l'autre est si gourmande que nul ne songe à s'étonner de ce qu'il en vienne à évoquer «la réalité vive, joyeuse et douloureuse, bruisante de... la bibliothèque».

On devine chez Le Bot la même passion, mais plus inquiète. C'est qu'il lui importe de nommer ce dont il parle et on voit tout de suite, en poésie, la difficulté de l'entreprise. Tout de même, Le Bot aligne une série d'aphorismes: «Ce qu'on nomme sentiment est une pensée qui bégaie», «Qu'est un secret? Une pensée menacée.», et enfin, «Un livre est un accident de la langue qui donne voix à des corps».

Pour Le Bot, en effet, lire ou écrire est principalement affaire de corps. Tout lecteur ému est atteint dans ses muscles, ses os, son cœur. Tout écrivain est le siège de sensations physiques: «Si la pensée restait, sans les quitter, au bout des doigts qui écrivent? sous les paupières? dans l'oreille interne?» Toute langue est un corpus de mots et ces derniers autant de corps que l'écrivain empoigne dans sa lutte solitaire. Dût-il en être blessé...

Francis Bacon a peint Œdipe comme un athlète blessé. Chez Sophocle il est un jeune homme arrogant qui a réponse à tout. Il sait, et comme le fait remarquer Le Bot, le «savoir ne vous mène qu'à ça, à gouverner Thèbes, à

provoquer la peste.» Alors que la poésie est tout le contraire de la connaissance, qu'elle se garde bien d'accumuler. Si elle est arrogante elle aussi, son arrogance procède plutôt d'une volonté de nommer «la propre présence de sa langue». Comme pour le mythe grec, les notions de vrai et de faux s'effacent devant cette réalité supérieure.

Mythe, peinture et poésie sont les trois axes autour desquels s'articulent les Carnets de Le Bot, trois axes perpétuellement mobiles, s'entrechoquant, et de ces heurts, faisant jaillir la pensée.

Soit Nicolas Poussin et le Caravage. Le premier déteste le second et affirme qu'il n'est venu au monde que pour détruire la peinture. À l'un, la peinture «narrative», des tableaux comme de véritables histoires; à l'autre, la violence bariolée de la couleur. «L'Histoire, tissu du temps, dit la profondeur du vrai en peinture. La violence colorée vient en surface, elle s'en tient à l'événement des apparences. Ou l'art est du côté du sens vrai; ou bien il est événement de la couleur.» Mais, ajoute Le Bot, «ce n'est pas l'art du peintre qui est détruit dans l'aventure. C'est le sens de l'Histoire, des histoires qu'aime raconter M. Poussin.»

L'Histoire. Le Temps, auquel il nous faut bien revenir en dépit de l'intemporalité de certains mythes qui, un instant, ont pu nous faire croire à son abolition. Or, que sont tous ces journaux, tous ces carnets, sinon autant de coups d'épingle que les écrivains et les poètes voudraient imprimer dans la chair épaisse du Temps?

Marcelin Pleyne voit le sien comme «le journal du quotidien de l'étude, contre le temps perdu (état d'âme – brouhaha), contre le tout perdu qui ne marque pas le temps.»

Marc Le Bot emprunte son image à la peinture et précisément à une de ses techniques anciennes: la fresque.

Naguère, les peintures à fresque étaient faites au jour le jour. On en repère aujourd'hui les «journées», la découpe qu'elles

ont opéré des lieux et des figures et les fissures qui se sont formées sur l'enduit. [...] Ainsi l'écrit des jours. Parmi les travaux de la pensée, le Journal pense découpes et cicatrices semblables à celles qu'on voit aux murs peints.